

provoqué bien plus ma pitié que ma colère. A Montréal, on est allé jusqu'à exposer, dans une vitrine, mon portrait avec une tache rouge au front, pour indiquer que j'étais le meurtrier d'un de mes concitoyens. J'ai pardonné cette vilénie. Comme un de mes amis de Montréal le faisait observer : "Le triste individu qui s'est permis cette brutalité, a lui-même, au front, une tache que rien ne saurait effacer :

" La mer y passerait sans laver la souillure
Car l'abîme est immense et la tache est au fond."

J'excuse facilement les attaques venant de l'agitation populaire, mais il y a des choses qui m'ont été pénibles. Ces démonstrations ont été montées par des personnes liées d'amitié avec moi et qui, dans leur for intérieur, savaient que je n'étais ni un traître, ni un lâche. Moi, un traître ! Il y a maintenant plus de 27 ans que je suis dans la vie publique et je pense être en droit de demander, à mes amis et à mes adversaires, ce témoignage que j'ai toujours été fidèle à mon souverain, fidèle à mon pays, fidèle à mon parti et fidèle à mes amis. Et c'est moi que l'on appelle un traître ! Ah ! s'il est une accusation que l'on ne puisse porter contre moi c'est celle de trahison. Au contraire l'on m'a souvent reproché, même dans les journaux libéraux, de pousser trop loin la loyauté et la fidélité en politique. On m'a aussi appelé un lâche. Il est pénible d'avoir à parler de soi, mais je puis bien dire que ceux, qui m'ont lancé cette insulte, auraient peut-être senti leur cœur défaillir s'ils avaient eu à passer à travers les épreuves qui m'ont poursuivi, depuis le 13 novembre dernier. Avoir gardé son courage comme j'ai gardé le mien, avoir affronté ce que j'ai affronté, avoir refusé ce que j'ai refusé, avoir fait ce que j'ai fait aurait dû, j'en appelle à ceux qui me l'ont lancé à la face, me mettre à l'abri de cette injure. Mais, comme je l'ai déjà dit, croyant que je me trouvais en face d'une de ces positions, qui ne se présentent qu'une fois dans la vie d'un homme, persuadé qu'un grand danger menaçait mon pays et mes compatriotes, j'ai banni de mon cœur et éloigné de ma plume toute expression de colère contre ceux qui m'avaient outragé.

Je pourrais ajouter qu'une autre raison encore m'a empêché de ressentir ces insultes. Je suis franc et je dois dire que le mouvement, qui a envahi la province de Québec, ne m'a pas surpris et, si je n'ai pas adressé d'amers reproches à mes amis, c'est parce que je pensais que, bien que nous eussions fait notre devoir, comme ministres de la couronne, envers notre pays, que nous eussions respecté notre serment, nous pouvions nous reprocher, jusqu'à un certain de-